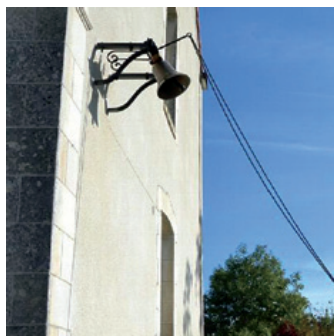


# L'Écho de Saïda

numéro  
133

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 36<sup>e</sup> année - Septembre 2015

Nos lignes  
de chemin  
de fer



La cloche a sonné, c'est l'heure de la rentrée pour les plus jeunes, et pour nous tous !

Le premier exercice demandé aux élèves, après la rentrée scolaire, était souvent la rédaction d'un événement vécu

pendant les vacances ou la description d'un lieu visité.

Deux de nos aînées ont préféré nous raconter succinctement l'histoire de leurs familles et leurs parcours. Une pratique que chacun d'entre nous devrait faire à l'intention de ses descendants.

D'autres ont profité de cette période pour un retour aux sources et revoir les bâtiments et rues de notre cité perdue.

Un retour déjà effectué par Charly Ribou, en 2006 puis en 2010, qui lui permit de retrouver ses souvenirs d'enfance et de nous les confier.

Patrick Guillas, lui, a choisi de nous retracer un voyage, en train, à travers l'Oranie et jusqu'aux portes du désert. Cette promenade commentée nous rappelle les petits trains touristiques d'aujourd'hui permettant de découvrir un lieu, une ville, mais... sans fatigue contrairement aux transports d'antan.

L'équipe de la rédaction a souhaité revenir, avec quelques photos, sur notre dernier rassemblement qui reste un bon souvenir pour ceux qui ont pu y participer, et un beau clin d'œil d'amitié aux autres.

Mais, force est de le constater, nous sommes de

moins en mois nombreux à partager ces moments de bonheur, et c'est bien compréhensible.

Cependant, cette diminution du nombre de participants à nos réunions, inéluctable de part la particularité et la composition de notre association, ne doit pas altérer notre dynamisme. Le découragement n'a jamais caractérisé les Saïdéens.

Notre association est composée de personnes dont le profil a été remarquablement décrit par Francis Baylé, ancien maire et membre fondateur de notre Amicale, dans son petit livre-testament « Saïda Blédi » que tout Saïdéen doit avoir dans sa bibliothèque. Il écrit à propos du « Saïdéen type » : « *Il a du paysan la solidité et le bon sens, du montagnard la rudesse et le courage. Il a un esprit de solidarité certain..., il est fidèle à ses amitiés et à ses rancunes.../..Il est profondément attaché à son pays au point de devenir quelquefois chauvin. Il est atteint de Saïdite* ». Nous revendiquons complètement ces qualités.

Et il conclut à l'intention des jeunes de son pays, c'est-à-dire nous, qui sommes aujourd'hui des sexagénaires, voire des septuagénaires : « *Restez solidaires, il y aura toujours un Saïdéen près de vous que vous pouvez secourir ou qui peut vous aider* ».

Pour garder l'esprit particulier de notre Amicale, je vous invite fortement à vous mobiliser et mettre en pratique cette recommandation afin qu'elle perdure le plus longtemps et le plus tard possible, tout en restant fidèle aux préceptes initiés par nos aînés.

Nous comptons sur vous, Alain

## Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

### ADMINISTRATION

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Téléphone portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : [claire.lesca@orange.fr](mailto:claire.lesca@orange.fr)

### Cotisation 2015 : 20 €, soutien à volonté

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

### BUREAU

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Téléphone portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : [amicaledesaïda@orange.fr](mailto:amicaledesaïda@orange.fr)

### ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publier. Adressez-vous à **Christian Duran** :

Écho de Saïda, 4 allée des Lavognes - 34170 Castelnau le Lez

Téléphone fixe : 04 67 72 97 69 - Portable : 06 63 41 49 08

Courrier électronique : [echodesaïda@orange.fr](mailto:echodesaïda@orange.fr)

## Sommaire

- Pages 3 et 4 : Les saïdéens ont la parole



- Pages 5 à 9 : Nos chemins de fer



- Page 9 : Lu pour vous



- Pages 10 et 11 : Où habitiez-vous ?

- Pages 13 à 15 : Retour sur Arles 2015



- Page 16 à 18 : Mon enfance à Saïda



- Page 19 : Détente saïdéenne

- Page 20 : Carnet de l'Amicale

# Les Saïdéens ont la parole

De Santos Aguerra - 31380 Gragnague

Je suis né à Aïn-El-Hadjar en 1931, à la ferme Baylé N°3 dont mon père était commis. En 1955 nous nous sommes installés à la ferme de M. Bernat, près de Oued Imbert. Puis ce fut le départ pour la région toulousaine en 1959. J'ai fréquenté l'école professionnelle de Sidi Bel Abbès. En juin 1957, devant passer mon CAP, j'ai été empêché de prendre le car qui a été mitraillé entre Oued Imbert et Bel Abbès... aucun survivant. Je n'ai pas pu passer mon examen mais je suis en vie.../...  
Salutations à tous les Saïdéens.

De Gisèle Mira-Font - 71350 Bragny sur Saône

Très émue par le décès de Madame **Nicolas**, cette femme merveilleuse, je viens d'apprendre la mort de son époux **Alex Nicolas**. Ils avaient été mes correspondants durant six ans lorsque j'étais en pension au collège de filles de Sidi Bel Abbès. **René Nicolas** et mon père **Jean-Baptiste Mira**, dit « *Nanou* », avaient en commun le foot.../... Madame **Nicolas** était directrice d'école. Elle habitait sur place. **Alex** jouait au tennis. **Mireille**, leur fille, jouait du piano.

Tous les dimanches vers 11 heures, Madame **Nicolas** venait me sortir du collège, souvent à vélo, et nous passions à la pâtisserie prendre des gâteaux. Madame **Nicolas** faisait cuire au four une épaule d'agneau entourée de cœurs de céleris. Quand ils venaient à Saïda voir **Céline Nicolas**, René et son épouse qui habitaient les Castors, nous avions l'occasion de les recevoir chez nous 4 rue du 11 novembre ou à la ferme de mes parents.../... Soyez remerciés pour tout ce que vous faites pour que continue à vivre notre journal.



Chez nous, 4 rue du 11 novembre à Saïda...  
De g. à d. **Mireille**, moi-même (avec le ballon)  
**Michou** mon frère, **Annie**.  
Devant, **Suzette** et mon frère **Alain**

Nous souhaitions publier cet appel de **Madame Roversi**, reçu juste avant l'été, à propos de son mari, **Claude**...

« Mon mari, fils de Madame **Roversi**, institutrice bien connue à Saïda, a fait un AVC fin mai 2014 et est en centre médicalisé, au Pontet (84) depuis... Si des personnes veulent bien lui écrire il sera ravi. Il relit souvent les Échos de Saïda qu'il a conservés religieusement. C'est comme sa « bible ».../...

...et, au moment de réaliser ce N° 133, nous apprenions le décès de notre ami **Claude Roversi**, le 23 juillet, à l'âge de 88 ans (voir carnet de l'Amicale). Nous sommes sûrs, que de là-haut, il peut lire les lettres que vous lui "auriez" adressées...

La rédaction de l'Écho

De **Pierrette Rouvier-Haensel**

66170 St. Feliu D'Avall

C'est toujours avec plaisir que je reçois notre Écho. J'ai quitté Saïda en 1948, à l'âge de 15 ans... À part les élèves de l'école, je n'ai pas connu beaucoup de personnes, mais avec les anecdotes du journal, je les retrouve comme si c'était hier. Et puis, **Mascara**, c'était comme Saïda !

Mon père, **Alexandre Haensel**, était chauffeur aux cars **Ruffier**. Il est décédé au volant de son véhicule, assassiné par les terroristes. Malgré ce grand malheur, ou peut-être à cause de ce malheur..., l'Algérie restera toujours chère à notre cœur.

Amitiés saïdéennes

## Retour aux sources

Par **Alain Prébocq-Favier**

Avec ma sœur **Régine**, mon épouse **Marie** et **Tewfik Timimoun** que certains Saïdéens doivent connaître (il avait accompagné le dernier voyage de groupe dans notre bonne ville), je me suis rendu à Saïda début Juin 2015. .



Ma sœur et moi-même sommes nés à Saïda dans la maison de mes grands-parents **Georges** et **Léonie Favier**. Mon grand-père dirigeait l'imprimerie/librairie **Favier** et l'Écho de Saïda avec son frère **Marcel**.

Nous avons pu visiter notre maison natale rue **Varnier** et j'ai pu voir la chambre où ma sœur et moi avons vu le jour. Nous avons été très bien reçus par la famille **Benalioua** qui avait racheté la maison de mes grands-parents en 1962.

Invités à déjeuner, nous avons pu échanger sur le Saïda d'hier et d'aujourd'hui. J'ai demandé des nouvelles de **Djilali** qui avait poursuivi l'activité de la librairie. Il est décédé depuis quelques années, mais le plus pittoresque est que tout le monde le connaissait là-bas sous le nom de **Djilali Favier** (ils ne connaissent pas son véritable nom !).

Nous avons ensuite déambulé dans les rues de Saïda et sur le boulevard **Gambetta**, j'ai vu qu'une pâtisserie à la devanture affreuse avait pris place sur le lieu de l'imprimerie **Favier**.



En flânant dans les rues, nous avons été accostés par de nombreux habitants qui nous demandaient qui nous étions en se

disputant le récit de la meilleure anecdote de « l'époque ». Il me suffisait de dire, je suis le petit-fils de **Georges Favier** et tout le monde me reconnaissait à travers lui.

J'ai pu aller ensuite à l'école **Berthelot** où le directeur de l'école a eu le même directeur que moi en 1961 et 1962, Monsieur **Chaouch**. Un flux d'émotion m'a envahi lorsque je suis entré dans ma classe... Nous sommes allés en suivant à l'école **Paul Bert** où ma sœur était scolarisée et où ma tante **Maguy Favier** avait exercé.



Nous avons vraiment passé des moments très agréables chargés de souvenirs, associés d'un accueil chaleureux auquel nous ne nous attendions pas. Nous y retournerons !

# Les Saïdéens ont la parole

## Nos aînées racontent

De Carmen Torrès-Hernandez - 44100 Nantes

Chers Saïdéens,  
Avant que ma mémoire ne s'échappe, je voudrais vous parler de ma famille, la famille Hernandez. Mon père, José, et ma mère, Marie, sont nés à Nazereg, mais ont toujours habité Saïda. Pour être plus précise, la rue de Géryville, la plus belle dans mon cœur avec ses gros platanes, ses palmiers, ses mûriers. Nous étions cinq enfants : Marie, Hélène, Carmen, Christine et Jo. Lorsque nous étions enfants nous habitions dans la grande cour face à l'école Paul Bert. Nous avions pour voisins les familles Alezra, Cerdan (policier). Plus tard nous avons habité plus bas, au carrefour avec la rue Soleillet. Nous avions en voisinage les caves Lascar, la villa Cambillet, la maison Biron, et côté cour, le garage Thomson ainsi que le dépôt de bois et charbon de mon père. Dans la rue de Géryville, après chez nous il y avait les familles Obadia, Sérié, Bravo, Quesada, Bolorinos, et en face, Duran (géomètre), Lespagne, Macia.



En 1950, mon père a acheté la maison Biron qui donna son nom à la rue, perpendiculaire à la rue Favier, bordée d'oliviers. Cette maison se trouve sur cette dernière, juste avant la voie ferrée et les jardins de la famille Canon et de Monsieur Alcaraz. Mon père avait comme locataires Monsieur Mora qui travaillait à l'usine de pâtes Méréa, et Monsieur Montariol.

Rue Jeanne d'Arc mon père avait une scierie. Il fournissait le bois et le charbon aux Saïdéens. Il avait comme associé Monsieur Garcia, frère de Madame Juan, la très grande couturière de Saïda.

Je suis Carmen, la troisième des filles, j'ai 86 ans et j'ai perdu mon mari Jean Torrès il y a six ans.

Je suis une heureuse grand-mère de six petits-enfants et de deux arrière-petits-enfants. Je lis avec beaucoup de plaisir l'Écho de Saïda qui me fait revivre le passé. En lisant le décès de Monsieur Lagailarde, je me suis revue avec Babette son épouse, avec qui j'étais en primaire. Je lui présente mes sincères condoléances ; son mari restera toujours lié à notre histoire d'Algérie.

Je n'oublie pas toutes mes amies d'enfance : Yvonne Colin, Huguette Cerdan, Paule Bissol, Évelyne Pèlerin, Yvonne et Lucette Obadia, Jeannine Soulage, Michèle Ségura, Raymonde Rodriguès... et il y en a tant d'autres! Je vous embrasse tous, merci pour tout !

De Anna Ségura-Guindos - 34560 Poussan



Un petit bonjour à vous tous qui vous dévouez tant au sein de l'association. Un grand merci, c'est toujours un moment agréable de vous lire. Tout au long des pages, je revois mes jeunes années passées à Saïda, jusqu'à mes 22 ans, où je me suis marié et suis partie vivre au Maroc pendant 10 ans. Là-bas, l'exode a eu lieu plus tôt, en 1956. Je suis né Guindos, sœur de **Louissette Médina (La Princière)** et tante de **Robert**. Je me suis mariée avec un fils **Ségura (rue Vidal près de la famille Genolini)**.

Nombreux points de chute en France de par le travail de mon mari dans les douanes .../... Je regrette beaucoup de ne pouvoir assister au rassemblement des Saïdéens car j'ai 90 ans depuis novembre... Mais malgré mon âge j'ai encore beaucoup d'activités. Je m'occupe de mon jardin qui est un vrai paradis, j'aime cuisiner, faire de bons gâteaux, des confitures et recevoir. Je vois souvent Robert, et pour mon anniversaire, nous étions tous réunis avec enfants, petits-enfants, de Londres, de Suisse, de Sète, de Perpignan... Cerise sur le gâteau : j'ai reçu ce jour-là une tablette informatique iPad sur laquelle je me sens bien à l'aise ! Je le suis même sur Internet ! Je fais encore mes papiers et je passe du bon temps. Voilà, grâce à ce message, en cette matinée brumeuse, j'ai à nouveau l'occasion de penser très fort à vous tous. Bien amicalement.

## Jeunesse d'époque

Deux photos postées sur le Forum privé des Saïdéens par notre ami **Gérard Agullo - 63118 Cebazat**

**Jean-Pierre Roux**  
et sa sœur **Isabelle (Titit)**,  
le papa, lieutenant,  
était notre plus proche voisin.

À gauche, avec la casquette, **Marcel Velasco** (mon beau-frère, décédé en 1965)

Portail métallique, maison **Cortés**  
Portillon vert, maison **Asensio (Louisou)**



De gauche à droite :

- **Alfred Lorenté** de la Marine (oncle d'**Andrée Velasco** mon épouse)
- **Gérard Agullo** votre serviteur, des HBM
- **René Dupeux**, des HBM (décédé en 1964 ou 1965)

**Erratum** : dans le dernier livre de l'Amicale "À l'encre de l'Oued Saïda", dans le poème de **David Sebbagh "Retour aux sources"**, à la page 74, au 4<sup>ème</sup> vers de la première strophe, David avait écrit à l'origine : "Et le **bonheur** des doux matins" (au lieu de : "Et le **malheur** des doux matins"), le mot "bonheur", allant mieux avec le contexte, cela va de soi... Avec nos excuses !





# Nos chemins de fer

Ce très joli texte de **Patrick Guillas**, nous invite à un beau voyage d'Oran à Aïn-Séfra... du nord au Sud de notre pays et... dans nos souvenirs !

## La ligne de chemin de fer Oran - Aïn-Séfra

Dès 1939, un train de voyageurs nous menait d'un bout à l'autre de la ligne dont la gare de départ était Oran, en 21 heures. En 1948, le train ne mettait plus que 17 heures 30 ; dans les années 50, il ne mettait plus qu'une douzaine d'heures. Il n'était certes pas d'un grand confort mais donnait l'assurance d'arriver à bon port sans incidents.

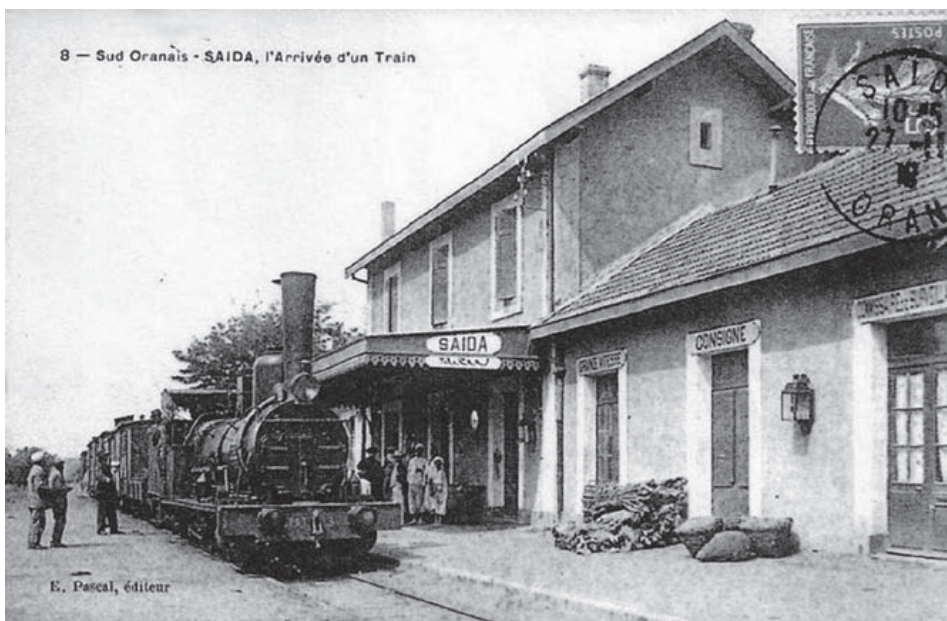
Les trains 2001 et 2002 quittaient Oran vers 17 heures et arrivaient à Aïn-Séfra vers 2 heures du matin puis au terminus de Colomb-Béchar à 9 heures.

Le train 2002 qui provenait de Colomb-Béchar arrivait à Aïn-Séfra vers 23 heures et parvenait à Oran le lendemain matin vers 7 ou 8 heures.

La ligne Oran-Aïn-Séfra se départageait entre l'hémisphère Nord dont la limite était Saïda et qui était appelée par les gens du sud « l'Angéria » et le Sud dont Saïda était la porte.

Damesme, la Macta, Perrégaux, Debrousseville, Méchéria... tous ces noms évoquent en moi de merveilleux souvenirs et réveillent la nostalgie d'un passé qui, somme toute, malgré les « événements » fut une époque heureuse, de joie, de bonheur ; certes nous évoluions dans la guerre avec son lot de drames et Dieu seul sait que nous étions, à Aïn-Séfra, souvent confrontés aux dures réalités de la guerre, car les principales victimes des actes de sabotages touchaient en premier lieu les cheminots.

Au départ d'Oran, la ligne fait un long détour et suit jusqu'à La Macta – et son légendaire crocodile – la route du littoral, laissant au passage Saint-Cloud, bourgade de naissance de Papa, Renan, Kléber, Damesme et ses superbes plages, Arzew ; après le passage de La Macta le bouyouyou, comme nous l'appelions, traverse la région très productive de l'Habra dont les points les plus riches sont Debrousseville et la Ferme Blanche, vastes exploitations agricoles qu'entourent des vignobles, des orangeries et des arbres de toutes essences. Nous atteignons à présent Perrégaux, point de jonction des lignes Oran-Alger et Oran Aïn-Séfra, Colomb-Béchar. Ici l'on change de train car l'on quitte la voie large pour la voie étroite sur laquelle nous attend ce train métallique



dont les deux locomotives ressemblaient comme des sœurs jumelles aux wagons qu'elles tractaient.

L'arrêt de Perrégaux, nœud ferroviaire vers Alger ou le Sud-Oranais, est toujours relativement long et nous l'apprécions toujours autant car il nous permet de descendre et marcher sur le quai pour nous dégourdir les jambes, il nous permet également de nous ressourcer avant d'amorcer la traversée du Sud. À chaque halte dans cette gare, maman achetait toujours un couffin d'oranges, vendues sur le quai par de jeunes Musulmans qui se battaient entre eux, chacun prétendant que les siennes étaient meilleures. Le spectacle était toujours assuré.

La ville de Perrégaux qui compte environ 14 000 habitants dont 8 300 Européens, est bâtie sur l'Habra, au centre d'une région irrigable ; c'est un véritable entrepôt agricole grâce, justement, à la fertilité des régions avoisinantes, on y avait également installé une usine de décorticage de coton, mais c'est aussi et avant tout la capitale incontestée de l'orange dont la succulente et inégalée « thomson ».

Cette longue halte est sûrement également bénéfique au train qui, à partir de Perrégaux, va commencer son ascension jusqu'à Aïn-el-Hadjar. En effet de 430 mètres d'altitude, il devra gravir une côte de 800 mètres sur environ 130 kilomètres. Nous voici de nouveau assis sur nos banquettes en bois pour quelques longues

heures avant notre arrivée à Aïn-Séfra. Après avoir parcouru une dizaine de kilomètres, apparaît le magnifique barrage de l'oued Fergoug qui peut retenir plus de 30 millions de mètres cubes d'eau servant à l'irrigation de 40 000 hectares de très bonnes terres. Une usine d'énergie électrique a été construite au pied du barrage.

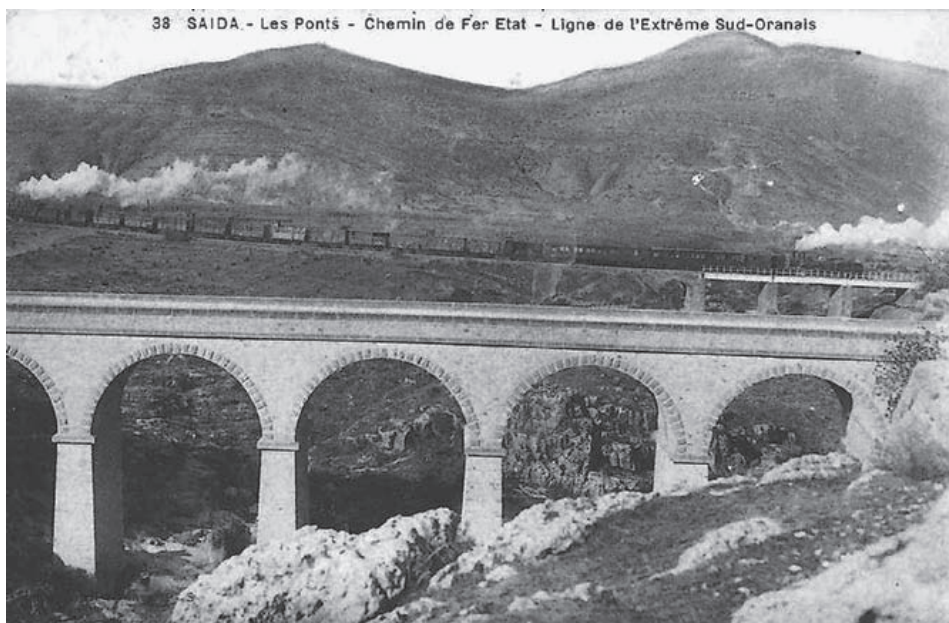
Lentement mais sûrement le train s'engage sur le massif des Beni-Chougrane, aux ravins prodigieux et impressionnants avant l'arrivée sur Dublineau, puis traversée d'une région agreste et dénudée au milieu de laquelle se dresse, majestueux, l'établissement thermal de Bou-Hanifia.

En cet endroit de nombreuses sources d'eaux bicarbonatées d'une température de plus de 40°C jaillissent en plaine et sur les flancs de la montagne. Nouvel arrêt à Tizi. À une dizaine de kilomètres au nord-est, Mascara et ses vignobles dont la réputation avait, déjà à l'époque, dépassé les frontières de l'Algérie.

La ville de Mascara domine la vaste et riche plaine de l'Eghris dont elle est le débouché agricole et le centre commercial. Dans cette plaine, comparable à la Mitidja, on y cultive, outre la vigne, principale ressource, les céréales, l'olivier, le tabac...

Les multiples arrêts dans les gares, fortifiées ou non, qui jalonnent le grand sud constituent notre principale distraction. Le spectacle des bédouins escaladant les wagons avec leurs sacs, leurs chiens, leurs gourdins, leurs faucilles et leurs falbalas étaient autant de plaisirs pour l'œil... pour

# Nos chemins de fer



l'œil seulement car ils transportaient avec eux les odeurs des poules et des moutons, mais on s'y habituaient. Le contrôleur, quant à lui, renonçait à sa fonction de contrôle de billets devant l'impossibilité de circuler. Le train continue imperturbablement sa route; nous traversons la plaine de l'Eghris et atteignons bientôt Thiersville qui permet à quelques nouveaux bédouins de grimper et d'envahir les wagons. Oued-Taria; centre créé le 13 mars 1872, là 48 enfants sur 2 000 habitants ont donné leur vie pour la défense de la France. La France s'en souvient-elle ?

La nature a fortement changé d'aspect, c'est une zone aride qui défile devant nos yeux avec en toile de fond le Djebel El-Bair où s'illustra le fameux « Commando Georges » dont on connaît, hélas, le triste sort qui lui fût réservé lors de l'abandon de l'Algérie. Tous les membres du Commando ne purent rejoindre la France, en réalité ils furent abandonnés comme tous les Harkis à la vindicte du FLN. Voilà ce que fût le sort de ces combattants qui avaient rejoint la France et lui avaient fait confiance. Merci monsieur de Gaulle.

Après avoir repris son souffle, le convoi s'ébranle à nouveau et s'engage dans les Beni-Chougrane, pénètre dans la vallée de l'oued Saïda, encaissée entre des montagnes boisées. Nous atteignons Charrier, Franchetti dans le Djebel Tafidout et arrivons aux Eaux-Chaudes, dernière station avant Saïda. Saïda, petite ville moderne d'environ 15000 habitants dont la moitié d'Européens,

est située dans l'Atlas Tellien. La ville est le centre d'une région très fertile et très boisée ; la forêt des Hassasna occupe à elle seule une superficie de 76000 hectares. Saïda est réellement la frontière entre le Nord et le Sud. De très nombreux voyageurs y descendent au plus grand plaisir des très nombreux « sudistes » qui occupent aussitôt les places vacantes et font bien voir qu'ils sont « chez eux » en s'étalant sur tous les sièges en bois, en s'appropriant les filets au-dessus des sièges. Le Sahara ne commence véritablement qu'après Saïda. À partir de là, la terre appartient aux *sudistes*.

L'arrêt à Saïda est également relativement long car au cours de celui-ci il y a changement de conducteur et contrôleur. Parfois l'on accrochait une autre locomotive à l'arrière afin de franchir le col d'Aïn-El-Hadjar. Il est vrai que l'ascension était telle que l'on pouvait aisément descendre et suivre le convoi à pied sans se presser. Un grand coup de sifflet prolongé nous indique le départ. Sur le quai, c'est l'affolement général, tout le monde se bouscule pour regagner les wagons : de nombreux militaires qui étaient descendus pour se dégourdir les jambes et se désaltérer et les derniers retardataires *sudistes* chargés comme des ânes. Le spectacle donne l'impression d'une foire où chacun joue un rôle particulier mais aussi comiques les uns que les autres. Le sifflement de la locomotive, heureusement, couvre les cris, les jurons, les vociférations de ceux à qui l'on a pris la place, de ceux qui ne trouvent pas de place. Le convoi s'ébranle au pas à pas, puis prend un rythme un peu plus soutenu et

semble prêt à « décoller » mais l'élan est très vite diminué car la voie s'élève très rapidement, traverse les vastes plateaux marneux et fertiles; le train s'avance à présent dans la montagne comme s'il voulait pénétrer dedans.

Puis soudain il fait une courbe, s'enfonce dans un étroit vallon, décrit un crochet et revient passer une cinquantaine de mètres environ de l'endroit où il courait tout à l'heure. Il tourne à nouveau, trace des circuits l'un sur l'autre, monte toujours en zigzags, déroulant un grand lacet qui gagne le sommet du mont et, par un effort surhumain atteint Aïn-el-Hadjar, gros et coquet village industriel où est édifée l'usine de la Société des Celluloses de l'Afrique du Nord pour la fabrication de la pâte à papier. L'attaque des ouvriers espagnols en 1881 par le dissident Bou-Hamama fit décider de la prolongation de la voie de chemin de fer plus au Sud. Dès le passage d'Aïn-el-Hadjar les langues commencent à se délier, les voyageurs fraternisent, les couffins s'ouvrent, les uns en sortent des dattes (tmars) avec un morceau de Keisra (galette d'orge), les autres un bout de saucisson, un morceau de fromage en sandwich.

Le paysage a complètement changé : des plaines luxuriantes de l'Oranie, aux orangeries de Perrégaux le train traverse des petites montagnes et amorce les Hauts-Plateaux. Adieu la zone de colonisation des cultures, la forêt de chênes verts.

Le convoi poursuit difficilement son chemin et doit parcourir 23 kilomètres pour atteindre le col de Tafraoua (1170 m.), point culminant de la ligne. La locomotive souffle, râle, ralentit sa marche, s'arrête ; parfois elle essaye de repartir, souvent elle demeure impuissante. Elle recule pour prendre de l'élan, mais reste encore sans force au milieu de la pente trop rude. Alors les voyageurs et les soldats égrenés le long du train se mettent à pousser. « 1,2,3 ho hisse » se mêlent aux « Yallah, yallah », « beleeek, beleeek » et aux « mééééé, mééééé » des moutons. Tous ces cris dans une cacophonie bon enfant. Et bien que ce satané train soit plus têtue qu'un âne de l'Atlas devant un oued en crue, nous repartons lentement au pas d'un homme. On rit, on plaisante, tout le monde blague la machine. Enfin, c'est fini nous avons atteint le sommet. Nous voici sur les hauts plateaux. La locomotive peut enfin respirer car à présent nous allons amorcer une descente qui nous mènera jusqu'au Kreider. Le mécanicien, le corps penché en dehors regarde sans cesse la voie qui peut être coupée ou minée. Les militaires présents

# Nos chemins de fer

dans les wagons inspectent l'horizon, très attentifs, en éveil dès que quelque chose d'anormal semble surgir. Nous vivons une époque où il n'est pas rare que les convois ferroviaires tant de marchandises que de voyageurs soient l'objet d'attaques des fellaghas ou de mines posées sur les rails.

Le train file à présent au beau milieu d'une mer d'alfa, aux horizons immenses et uniformes, dont la triste monotonie est parfois interrompue de ci - de là par quelques nappes d'eau miroitantes et de maigres bosquets, des troupeaux de moutons et de chameaux paissent jusqu'au bord des voies et rendent vie au paysage. C'est sans doute l'une des régions les plus inhospitalières du Grand Sud.

Elle s'est tout d'abord rendue tristement célèbre par le massacre d'ouvriers alfatiers espagnols en 1881, lors de la révolte du dissident Bou-Amama. Son climat continental est caractérisé par une sécheresse accentuée et des variations de température considérables : la neige, la gelée, le vent, la sécheresse compromettent gravement l'existence des hommes et même des troupeaux.

Ses ressources naturelles consistent dans l'exploitation de l'alfa, graminée dominante sur ces étendues à carapace calcaire, et dans l'élevage des moutons. L'alfa est une plante utile : il sert de nourriture aux chevaux, on en fait en Orient des ouvrages de sparterie, et, dans le Sahara, des nattes, des chapeaux, des gamelles, des pots à contenir le lait et l'eau, de larges plats pour servir les fruits. Sur pied, il sert de retraite au gibier : lièvres, lapins, gangas. Mais l'alfa est pour un voyageur la plus ennuyeuse végétation que je connaisse, et malheureusement, quand il s'empare de la plaine, c'est alors pour des kilomètres et des kilomètres. Imaginez toujours la même touffe poussant au hasard sur un terrain tout bosselé, avec l'aspect et la couleur d'un petit jonc, s'agitant, ondoyant comme une chevelure au moindre souffle; si bien qu'il y a presque toujours du vent dans l'alfa. De loin, on dirait une immense moisson qui ne veut pas mûrir et qui se flétrit sans se doré. De près, c'est un dédale, ce sont des méandres sans fin où la marche à pied ne se fait qu'en zigzag, et où l'on bute à chaque pas. Ajoutez à cette fatigue de marcher en trébuchant, la fatigue aussi grande d'avoir devant les yeux cette steppe décourageante, vert comme un marais, sans aucun point d'orientation où seuls les nomades sont capables de trouver leur chemin. Il n'y a jamais d'eau

dans l'alfa; le sol est grisâtre, sablonneux, rebelle à toute autre végétation.

Curieusement, c'est un Anglais qui est à l'origine du développement de l'alfa. En 1862, alors qu'il effectue un voyage en Algérie, il ramène dans son pays quelques pousses afin de les étudier et constate qu'elles possèdent toutes les qualités nécessaires à la fabrication du papier. Dès l'année suivante, le manufacturier anglais entre en relation avec un important propriétaire à la tête de 25 mille hectares dans la région de l'Habra et de La Macta, un dénommé Debrousse qui, flairant la bonne affaire, réussit à obtenir une concession de 300 000 hectares dans le Sud-oranais. Les soldats donnèrent le nom caractéristique de « Petit Désert » à cette zone désertique.

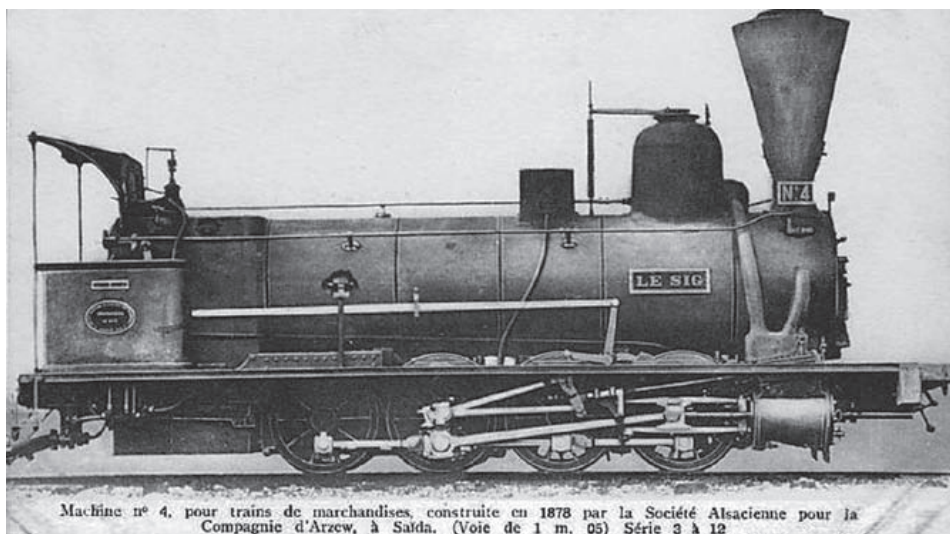
Kralfallah, est la capitale de l'alfa où sont installés de très importants chantiers. Le train déverse sur le quai quelques nomades et en reprend le double ; la chaleur est torride, toutes les vitres des wagons sont baissées et nous avons hâte d'arriver à destination. Malheureusement nous n'avons effectué que la moitié du chemin et le plus dur reste à faire.

Le convoi s'ébranle à nouveau dans un vacarme assourdissant de crissements de roues sur les rails, de la longue mélodie du sifflet que le mécanicien se délecte de faire durer; dans les wagons, chacun tente de se caser comme il peut. Le train amorce une descente de quelques centaines de mètres pour franchir la large dépression des Chotts, sorte d'immense

fossé séparant les Hauts-Plateaux de l'Atlas Tellien, et au fond duquel s'étendent les vastes lagunes desséchées des Chotts Chergui et Gharbi qui se prolongent jusqu'à la frontière marocaine. Pratiquement au centre de cette dépression se situe Le Kreider - km 309 - aux vergers verdoyants créés autour d'une source, grâce à la patience et l'ingéniosité des soldats qui ont réussi cette oasis de verdure sur cette plaine recouverte d'inflorescence saline. Le Kreider est devenu, dans cette plaine aride et nue, un hameau commercial comportant dans les années 1950 environ 400 âmes. Après avoir parcouru 13 kilomètres, le train s'arrête à Bou-Ktoub, citadelle isolée devenue centre de transit d'alfa, d'où partaient quelquefois des trains de moutons. Nouvel arrêt, après avoir parcouru une quarantaine de kilomètres, à El-Biod et sa gare fortifiée. La locomotive, à présent, halète en attaquant la montée menant à Méchéria situé à 1159 m. d'altitude ; c'est la partie la plus dénudée et la plus triste des Hautes Plaines steppiques oranaises. Après un effort surhumain, le train entre en gare de Méchéria, chef lieu d'un cercle militaire et d'une commune mixte de 27105 habitants disséminés sur un territoire de 2 millions d'hectares. Il n'y avait là qu'un ancien ksar ruiné, possédant une source abondante au pied du Djebel Antar qui le domine de 600 mètres. La ville, première cité du Bled Oranais, a été construite en 1881 par le Génie qui en fit un poste militaire en plein domaine de la tribu nomade des Hamyan. Elle est bâtie à 1 171 mètres d'altitude au pied de la



# Nos chemins de fer



Machine n° 4, pour trains de marchandises, construite en 1878 par la Société Alsacienne pour la Compagnie d'Arzew, à Salda. (Voie de 1 m. 05) Série 3 à 12

masse sombre du Djebel Antar qui culmine à 1 720 mètres. La cité, dotée d'un terrain d'aviation, est devenue un des plus gros marchés de l'Oranie pour le commerce des moutons, de la laine, de l'alfa.

Dépôt de locomotives jusqu'en 1914, Méchéria ne tarda pas à attirer un village indigène puis un village européen tiré au cordeau, où se croisent les pistes de Saïda et de Géryville située à 130 kilomètres à l'Est. Elle compte 2600 habitants Européens et Musulmans, négociants hardis et entrepreneurs qui n'hésitent pas à affronter le climat et la désolation de la région. Quelques familles juives venant du Sud-marocain s'y installèrent vers 1912. Il ne nous reste plus qu'une centaine de kilomètres avant d'arriver à Aïn-Séfra. Notre train prend un élan indispensable pour gravir la montée qui nous mènera à Mékalis point culminant où la caillasse et le sable ont remplacé l'alfa.

Puis la descente Terkount-Aïn-Séfra en traversant le Feljet-el-Betoum - le défilé des Pistachiers - large d'une dizaine de kilomètres. Sitôt l'amorce de la descente, on aperçoit le Mekter tout noir avec à ses pieds Aïn-Séfra. Enfin on atteint la plaine d'Aïn-Séfra, ceinturée par le Djebel Moghab à l'ouest (2 136 m.), le Djebel Aïssa au nord (2 256 m.) et le Djebel Mekter au sud (2 062 m.), en plein cœur des monts des Ksour.

Nous voici dans une région toute nouvelle où pointent des crêtes altières, redressées souvent à la verticale par des plissements et des failles très sensibles. L'alfa se maintient sur les versants recouverts d'éboulis et dans les plaines intérieures séparant les crêtes, mais l'on peut observer une forêt clairsemée de chênes verts et de genévriers.

En revanche la plaine nord-est d'Aïn-Séfra représente une zone désertique parsemée par quelques touffes d'alfa qui sont les repaires des scorpions et vipères. Ici le pays change entièrement d'aspect, au point qu'on croirait s'être trompé de route et vouloir rebrousser chemin vers le nord. C'est un pays stérile, boisé d'arbres aussi tristes que des pierres; il y neige abondamment l'hiver, et l'été on y brûle. Cette étendue parfaitement plate conserve, malgré les changements de sol, une couleur générale assez douteuse. Les plans les plus rapprochés à l'œil sont jaunâtres, les parties fuyantes se fondent dans des gris violets. Une dernière ligne cendrée, mais si mince qu'il faudrait l'exprimer d'un seul trait, détermine la profondeur réelle du paysage.

Le terrain, très variable au contraire, est alternativement coupé de marécages, sablonneux ou bien couvert de graminées touffues (alfa), d'absinthes (chih), de pourpiers de mer (k'taf), de romarins odorants, etc., tantôt enfin, mais plus rarement, clairsemé d'arbustes épineux et de quelques pistachiers sauvages. Le pistachier (betoum), térébinthe ou lentisque de la grande espèce, est un arbre providentiel dans ces pays sans ombre. Il est branchu, touffu, ses rameaux s'étendent au lieu de s'élever et forment un véritable parasol, quelquefois de cinquante ou soixante pieds de diamètre. Il produit de petites baies réunies en grappes rouges, légèrement acides, fraîches à manger, et qui, faute de mieux, trompent la soif. Le paysage est cependant moins monotone que les immenses étendues d'alfa. Le terrain est pierreux, sec, dur et mêlé de salpêtre. Ici croissent les romarins et les absinthes et on y marche à l'aise. La couleur en est belle, l'aspect franchement stérile, et c'est là surtout qu'on voit grouiller

sous ses pieds, ramper, fuir et se tortiller tout un petit peuple d'animaux, amis du soleil et des longues siestes sur le sable chaud. Les lézards gris sont innombrables. Ils ressemblent à nos plus petits lézards de muraille, avec une agilité que paraît avoir doublée le contentement de vivre sous un pareil soleil. On en rencontre, mais rarement, qui sont fort gros; ceux-ci ont la peau lustrée, le ventre jaune, le dos tacheté, la tête fine et longue comme celle des couleuvres. Quelquefois, une vipère étendue et semblable de loin à une baguette de bois tordu, ou bien roulée sur une souche d'absinthe, se soulève à votre approche, et, sans vous perdre de vue, rentre avec assurance dans son trou. Des rats, gros comme de petits lapins, aussi agiles que les lézards, ne font que se montrer et disparaître à l'entrée du premier trou qui se présente, comme s'ils ne se donnaient pas le temps de choisir leur asile, ou bien comme s'ils étaient à peu près partout chez eux. Je n'ai encore aperçu d'eux que ce qu'ils me laissent voir en fuyant, et cela forme une petite tache blanche sur un pelage gris. Mais au milieu de ce peuple muet, difforme ou venimeux, sur ce terrain pâle et parmi l'absinthe toujours grise et le k'taf salé, volent et chantent des alouettes, des alouettes de France... Même taille, même plumage et même chant sonore; c'est l'espèce huppée qui ne se réunit pas en troupes, mais qui vit par couples solitaires. Elles chantent à une époque où se taisent presque tous les oiseaux, et aux heures les plus paisibles de la journée, le soir, un peu avant le coucher du soleil. Les rouges-gorges, autres chanteurs d'automne, leur répondent du haut des amandiers sans feuilles, et ces deux voix expriment avec une étrange douceur toutes les tristesses d'octobre. L'une est plus mélodique et ressemble à une petite chanson mêlée de larmes; l'autre est une phrase en quatre notes, profondes et passionnées. Je me suis toujours demandé pour qui elles chantaient dans ce voisinage des antilopes et la dangereuse compagnie des scorpions et vipères à cornes. Enfin apparaît dans une clarté presque surnaturelle Aïn-Séfra avec à ses pieds la merveilleuse, l'unique dune dorée qui s'étend jusqu'à Tiout, l'oued Séfra sur lequel l'on distingue tour à tour le Ksar, la Redoute. La ligne devait se prolonger jusqu'à Colomb-Béchar - km 749 et terminer en 1939 à Kenadza. Cette portion Aïn-Séfra - Colomb-Béchar fut le théâtre de multiples attentats causant la mort de nombreux cheminots Européens et Musulmans.



# Lu pour vous

Après avoir amorcé la côte puis la descente du Col d'Aïn-el-Hadjar, après Tiout, et avoir traversé un couloir de roches rouges, nous voyons l'oasis de Moghrar Foukani apparaître comme un rêve ou un mirage.

Passé les gorges de Moghrar, l'on atteint la station des Oglat puis les merveilleux jardins de Djenien-bou-Rezg – près de l'ancien poste militaire créé en 1885 et devenu le centre disciplinaire de la Légion Etrangère – ; le paysage continue à défilé, nu, aride jusqu'à l'arrivée à Duveyrier, village érigé à l'emplacement de l'agglomération indigène au nom peu flatteur de «Zoubia ».

Récit de **Patrick Guillas**



## La ligne d'Arzew à Mécheria, par Saïda (Compagnie Franco-Algérienne)

Elle dessert : Saint-Leu, La Macta, Debrousseville, Perrégaux, Oued-el-Hammam, Bou-Hanifa, Tizi, Froha, Thiersville, Taria, Charrier, Franchetti, Nazereg, Saïda : à partir de cette dernière ville, dont la gare est à 807 mètres au-dessus du niveau de la mer, le chemin monte, par des courbes formant boucle, à Ain-el-Hadjar (1 023 mètres d'altitude), atteint Tafaroua, point culminant de la montagne (1 170 mètres), puis s'engage sur les Hauts-Plateaux et dessert Kralfallah, Muley-Abd-el-Kader, El-Beïda, Modzbah-Sfid, Tin-Brahim, Assi-el-Madani, El-Kreider. Bou-Guetoub, Rezaïna, Bir-Senia, El-Biod, Krebazza et Mécheria. Les points de stationnement sont gardés par des détachements (infanterie ou cavalerie), qui ont pour mission de protéger les trains contre les attaques des Arabes dissidents. Distance entre Arzew et Saïda, 171 kilomètres ; entre Saïda et Mécheria, 181 kilomètres. Longueur totale de la ligne, 352 kilomètres.

Source : Géographie de l'Algérie par Achille Fillias (1886)

## Des Saïdéens témoignent

Si, dans les premières années qui ont suivi notre départ d'Algérie, nos ascendants n'aimaient guère parler d'eux mêmes, de leur enfance, il n'en est pas de même pour les plus jeunes qui ont voulu découvrir leurs origines, leur passé. Ainsi, plus de cinquante ans plus tard, les écrits sur notre histoire sont de plus en plus nombreux. Dans deux livres parus récemment, des Saïdéens racontent leur quotidien : la vie à Saïda, l'école, la piscine, les jeux dans la rue...

### Quelque extraits :

D'Alain Roffé, extraits de « Pieds-Noirs les bernés de l'histoire » d'Alain Vincenot. Éditions l'Archipel :

« Le soir de ma naissance, le 17 août 1948, quatre ans après ma sœur Danièle, au premier étage du 21 avenue Georges Clémenceau, en face de la gendarmerie : panne d'électricité dans le quartier. Mon père a allumé une lampe à pétrole afin d'éclairer la chambre où étaient ma mère et une sage-femme. Mes parents l'ont gardée très longtemps sur un meuble. Elle a disparu. Peut-être a-t-elle été perdue ou volée lorsque nous sommes partis d'Algérie » .../... Au rez-de-chaussée du 21 avenue Georges Clémenceau, mon père, Salomon, propriétaire de l'immeuble, vend des vêtements, des chaussures et des tapis... Dans la cour, Salomon a ouvert un bains-douches. Eau chaude, eau froide. Huit cabines individuelles et une neuvième équipée d'une baignoire. À la caisse, les clients peuvent se procurer des shampoings DOP et louer des serviettes. .../... Mes camarades étaient des Arabes, des Juifs et des Européens. On ne faisait pas de distinction. Avec Charban, nous étions inséparables. Son père, un Arabe, louait au mien une boutique de l'immeuble. Nous jouions aux osselets avec des cailloux polis, au petit tas avec des noyaux d'abricots. Au tour de France : un circuit dessiné à la craie au milieu de la chaussée... et des capsules d'Orangina, à l'intérieur desquelles on avait inscrit des noms de coureurs, Bobet, Rivière, Darrigade .../... L'été, le loisir préféré était la piscine Jean Vidal. J'y ai appris à nager. Et j'adorais les frites qu'un restaurateur y vendait. Le 14 juillet, dans le grand bassin se tenait une compétition de natation et de plongeon .../... Mes souvenirs débutent par des larmes, le premier jour de maternelle, à l'école Jules Ferry. Je m'accrochais à la grille de l'entrée, refusant d'avancer vers la cour. Mon institutrice, Madame Biron, a réussi à m'amadouer .../... Au collègue Albert Camus, deux professeurs m'étonnaient par leur singularité. Le premier, enseignait les mathématiques, Monsieur Ouenzar, gros consommateur de tabac. Pendant le ramadan, il commençait ses cours par ces mots : « Ne m'énervez pas ! Je n'ai pas de cigarettes ! ». Le second, Monsieur Obadia, professeur de français, appliquait une pédagogie inédite. Il possédait une MG rouge rutilante. Une bonne note donnait droit à l'élève méritant d'être raccompagné chez lui dans le bolide ».

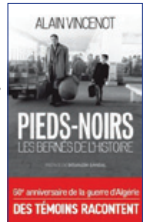
Aujourd'hui, Alain Roffé est installé en France.

Il a gardé la nostalgie de Saïda, mais refuse d'y retourner.

Le second témoignage est de Yves Magnon. Extraits de Mémoires d'Algérie (Des Pieds-Noirs de Calédonie racontent...) d'Alexandre Rosada. Éditions l'Harmattan.

« Je suis né à Saïda en 1949, dans le Sud algérien, à 150 kilomètres au sud d'Oran. C'est une ville thermale située à 900 mètres d'altitude, à la source des oueds d'Oukrif et de Saïda (surnommé oued Séco). Elle fut fondée comme un poste militaire français avancé. Sa croissance a été stimulée par l'arrivée de la voie ferrée Oran-Colomb Béchar en 1862 .../... La ville avait son théâtre, sa grande église, ses mosquées, des monuments, un grand hôtel de ville. Saïda hébergeait aussi la Légion étrangère. Je me souviens encore du plan de la ville et je pourrais le dessiner à main levée. J'ai aussi des souvenirs très précis de l'école, de copains, qu'ils soient européens, arabes ou kabyles .../... Ma mère échangeait avec nos voisins musulmans lors des fêtes religieuses entre autres. Les meilleurs copains de chasse de mon père étaient arabes. J'ai souvenir que nous étions très unis et solidaires en ce temps-là... On se sentait chez nous, sans souci.../... Je ne parlais jamais de « mon histoire » en famille, car tout ce qui avait trait à l'Algérie était trop douloureux à aborder ».

Devenu chef d'établissement, Yves Magnon a été nommé, à sa demande, au collège Magenta, en Calédonie où après trente neuf années dédiées à l'enseignement auprès des enfants en difficulté, il a pris sa retraite en 2007. Il a créé et présidé, pendant de nombreuses années, le Cercle algérieniste de Nouméa.





# Où habitez-vous ?

Noms et adresses connues à ce jour pour la partie du plan ci-contre, sur la page 10  
Ces indications ont été « glanées » lors de rassemblements par les bénévoles de l'Amicale.  
C'est à compléter ou à corriger. N'hésitez pas à nous contacter pour contribuer à la réussite de ce projet

## École Berthelot

- Manuel Gonzalès - Charles Pohlen

## Rue Biron

N°4 : Lamodière Jean, Pierre, Gérard, Gilbert - N°7 : Augustin Ascencio, Martinez Louis - N°10 : Johner Amédée, Goetz-Campos Annie - N°20 : Barques-Cruz Odette - N°21 : Martinez Désiré - N°22 : Bégard Auguste, Sturt-Bégards Adrienne, Flipo-Bégards Rémie, Mourlam-Propson Jacqueline - N°? : Diaz-Cruz Céline, Fradier Abel, Gonzalès-Ortega, Mora Pierre, Ortega-Hernandez Hélène, Pèlegri-Schiano di Lombo Christiane, Torrès Jean, Vorontchouk Paul

## Rue Charles Catroux

N°1 : Sanchez Francis - N°13 : Magnon Yves - N°? : Baños-Ségura Gladys, Dubois Éliane, Jauffret-Garcia Hélène, Sune-Gonzalès Hélène

## Rue Jeanne d'Arc

N°6 : Carrivain Lucien, Paya-Rico Edmée, Ruiz-Cazorla Gabriel/Cécile - N°8 : Vicente Louis - N°16 : Crabos-Cazorla Nelly - N°23 : Heim Christian, Chapuis Georges - N°30 : Pérez-Maldonado Pauline - N°? : Diaz-Ascencio Joseph/Marie-Rose, Gonzalès Fernand, Navarette Éloi, Poloczek-Navarette Clairette

## Rue Maréchal Lyautey

N°1 : Chevalier-Canteau Jean/Paule - N°15 : Diaz François - N°18 : Humez Daniel - N°? : Fumaroli Jean

## Rue du 4 septembre

N°1 : Tessier-Gonzalvez Janvière, Chassaing Georges - N°6 : Médina-Saunier Roger/Nicole, Médina Jean, Médina René - N°7 : Aboudaram-Abecassis Suzanne - N°13 : Rolland Gérard, Vincente-Fuster - N°18 : Diaz-Cruz Céline, Rogier André, Baños-Ségura Gladys - N°? : Claeys-Ringenback Annie, Anselm-Valdenaire Gabriel-Léone, Ezaoui-Amasallem Suzanne, Mabelly-Belmonte Josette, Mercy-Romero Paul/Marie-Dolorès

## Rue Delbeque

N°1 : Tichané - N°2 : Bricchi, Bollorinos-Florès Antoine/Carmen, Maille-Florès Dolorès - N°3 : Paya Guy - N°4 : Ségura François - N°5 : Duparc, Martinez Robert, Buhlmann-Martinez Yvette, Maroselli Pierre, Masson Alain - N°6 : Lang (garage) - N°7 : Eskinazi Gilbert, Eskinazi-Amasallem Huguette, Fourcade N°8 : Martinez Désiré, Collet-Martinez Mariane - N°9 : Pardon - N°10 : Mirasole Félix - N°11 : Soler Pierre/Carmen, Soler José, Soler Pierre et Huguette, Soler Alain, Foata-Soler Annie, Savary-Soler Gisèle, De Mira Michel, Diaz-Bernabeu Lucienne, Baron-Saint-Vignes Marie-Paule - N°12 : Gouchet Paul - N°13 : Pya-Rico Edmée, Tolinos Huguette, N°14 : Ségura Claude - N°15 : Vincent - N°17 : Marin N°25 : Sandmayer Gilbert, Yvon, Bernard - N°? : Barritaud Claude, Jourdain-Aguado Clémentine, Wintherlig Roger

## Rue Maillot

N°2 : Aboudaram Maurice - N°8 : Denariez-Lloris Hélène, Second Louis-François, Second-Mathieu Aimée - N°11 : Llamas Sylvaine - N°16 : Aguado Jean-Claude, Dumas - N°19 : Tomas-Garcia Andrée - N°20 : Moralès André - N°21 : Renaud Yves - N°22 : Herrero Sonia - N°32 : Mullor Joseph, Rovere-Mullor Alexandra, Arbogast-Mullor Léonie - N°? : Bonnefoi-Magana Angèle, Canovas-Sanmiguel Natacha, Cazorla Sylvaine, Cazorla-Mecenno Elda, Llamas-Montoya Gabrielle, Martinez-Sanmiguel Adèle, Possada-Soler Christiane

## Rue du 11 novembre

N°4 : Pérez Barthélémy, Mira-Pérez Jean-Baptiste/ Félicie, Mira Alain, Font-Mira Gisèle - N°21 : Escobar André - N°22 : Heim-Lopez Danielle - N°23 : De Mira François - N°? : Vasco Aimé

## Boulevard Viviani

N°4 : Torregrossa Alexandre - N°22 : Ségura-Pérez Danielle

## Rue Pasteur

N°3 : Baylé-Delporte - N°? : Pelenc René  
Hôtel des Finances

Au-delà des renseignements relatifs à la partie du plan ci-contre, vous pouvez d'ores et déjà nous adresser le nom de la rue (avec le N° si vous l'avez) où vous habitez à Saïda ou dans les villages environnants. Nos prochains échos seront ainsi plus fournis !

Adressez vos écrits à l'Écho de Saïda, 4 allée des Lavognes - 34170 Castelnau le Lez  
ou par e-mail à : [echodesaïda@orange.fr](mailto:echodesaïda@orange.fr)

Comme sur le numéro 132, merci aux Saïdéens qui ont pris la peine de nous contacter pour compléter les noms dont nous disposions, pour rectifier certaines indications... Merci d'avoir pris la peine, parfois, de redessiner le plan avec des détails très précis. Certains d'entre vous ont

photocopié la page pour nous éclairer sur les positions exactes ! Nous stockons précieusement ces informations pour atteindre l'objectif que nous nous sommes fixé, et si le Ciel est avec nous, publier dans les prochains mois les résultats du travail auquel vous contribuez.

## INFORMATION IMPORTANTE

Le 40<sup>ème</sup> congrès national du Cercle algérieniste aura lieu les 13, 14 et novembre prochains à Carcassonne.

Vous pouvez d'ores et déjà vous inscrire à ces journées. Pour tous renseignements :

Cercle algérieniste national : 1 rue général Derroja - 65000 Perpignan - Tél. 04 68 53 94 23. E-mail : [secretariat@cerclealgerianiste.fr](mailto:secretariat@cerclealgerianiste.fr)

Cercle algérieniste de Carcassonne : 96 bis avenue Franklin-Roosevelt - 11000 Carcassonne - E-mail : [manfredi.cardio@gmail.com](mailto:manfredi.cardio@gmail.com)

Programme complet sur Internet : <http://www.cerclealgerianiste.fr>



# Souvenirs de Saïdéens...

## Le cadre

Un texte de **Serge Andrès** paru le 26.07.2009 sur le forum privé des Saïdéens

Au hasard d'une visite chez un ami rapatrié d'Algérie, j'ai découvert, implanté aux abords de sa maison, « un cadre » en bon état de conservation. Je n'ai pu m'empêcher d'en faire le tour, de caresser ses tôles. En souvenir de l'exode, je me suis agenouillé humblement pour adresser une pensée à notre peuple parsemé, une prière aux disparus. Ce moment d'émotion écoulé, je me suis relevé pour aller retrouver mon hôte. À peine avais-je fait quelques pas, j'entendis, tout juste perceptible, un murmure : « Viens ! Approche-toi ! Je souffre de solitude depuis quarante ans ! J'aimerais tant te parler ! ». Comme dans un rêve, j'ai écouté ébahi cette voix venant de nulle part qui commença à me raconter les moments tragiques de son aventure depuis notre Pays. « En mon intérieur, mes propriétaires avaient rangé le maximum de mobilier, d'affaires de première nécessité, des souvenirs familiaux. Le reste, biens matériels et immobiliers, fruits d'une vie de dur labeur, a été abandonné aux mains "d'héritiers" qui avaient hâte d'en prendre possession, comme un dû, par la force souvent, sans le moindre état d'âme. Mon transport et le trajet jusqu'aux quais du port d'Oran eurent lieu sans encombre, le plus pénible fut mon chargement sur un bateau parmi de nombreux autres cadres. Comme un jeu de cubes nous avons été empilés les uns sur les autres, j'eus à supporter jusqu'à Marseille le poids d'un container lourdement chargé, le roulis et le tangage n'eurent aucun effet sur moi, bien conçue mon ossature était très solide et j'étais bien arrimé. Le déchargement fût plus dramatique, pêle-mêle des cadres éventrés, saccagés, pillés, souillés, étaient stockés dans un désordre indescriptible ; mon voisin fût trempé dans l'eau de mer, avant d'être précipité sans ménagement sur le quai, j'avais envie de me rebeller, mais comment pouvais-je le faire ? Je suis un objet inanimé qui n'a peut-être même pas d'âme\*. Les dockers et surtout les grutiers, haineux, peu scrupuleux, victimes de propagande mensongère, eurent un comportement indigne, en toute impunité. Dans ce malheur, j'ai bénéficié d'une chance inouïe, peut-être protégé par les Dieux, puisque je suis là, à cette place, depuis des années, vestige d'une époque dramatique.

*D'autres cadres n'ont pas eu la même destinée, les uns ont pourri avec leur contenu au fond de la Méditerranée, d'autres n'ont pas retrouvé leurs maîtres, certains ont été utilisés comme "cabanes" au fond du jardin ou démolis, les tôles utilisées à d'autres fins. »*

Brusquement, la voix s'est tue, mon écoute interrompue. J'étais abasourdi, avais-je rêvé ? J'avoue ne pas avoir eu le courage de faire part de ce moment mystique à mon ami. Au moment où je quittais les lieux, je n'ai pu m'empêcher de regarder à nouveau vers le cadre, sa porte s'ouvrit puis se referma comme le signe d'un Adieu...

NB. Le cadre, container en tôle ondulée, permit à des rapatriés d'expédier « leur richesse ! » jusqu'en métropole.

\* Extrait d'un poème de Lamartine : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »...

Mille fois merci à Monsieur **Roques André** de Tizi qui m'a autorisé à photographier son bien historique.



## À la piscine de Saïda

Un texte d'**André Soler**

Je ne me souviens pas du prix d'entrée à la piscine Jean Vidal, mais cela devait coûter quelques sous du franc de l'époque. Comme je n'avais pas d'argent, je venais passer des heures à me régaler de voir nager les autres, depuis la porte d'entrée. J'avais 10 ans lorsqu'une fille, du même âge que moi, **Marie Sola**, me payait pour la première fois l'entrée. Très vite je me familiarisais avec le bassin profond. Je plongeais dans le recoin en équerre où se situait l'échelle d'accès, nageais sous l'eau et remontais à la surface pour m'agripper au rebord. Cent fois je répétais cette « aventure » qui me grisait.

Un jeune arabe de 18 ans, qui me regardait faire, s'approcha de moi... « Mais tu sais nager toi !... » et, sans plus attendre, me jette dans l'eau, à 3 mètres du bord. Ne perdant pas mon sang froid, je remontais à la surface et, avec l'énergie du désespoir, je parvenais à me sortir seul de ce mauvais pas !... Je venais d'apprendre à nager... malgré moi. Merci à cet « ami » providentiel.

Le bassin mesurait 33 mètres de long et disposait d'un plongeoir de 3 mètres d'où je m'élançais, avec beaucoup d'audace, en

sauts de « l'ange » improvisés. Sur ce tremplin, mon frère **René**, qui aimait aussi se baigner, eut un accident qui aurait pu lui coûter la vie. Il avait l'habitude de monter rapidement l'échelle verticale. Comme le plancher était humide et glissant, arrivé au sommet, il tomba à plat ventre et glissa inéluctablement tout en bas sur le dur. Il tomba, la tête la première et face contre terre sur le sol. Des années après, je me dis que Dieu veillait déjà sur lui et l'avait sauvé d'une mort probable pour en faire un prêtre plus tard !



Curieusement notre École Jules Ferry n'organisait pas de séances de natation pour les classes de primaire. Il n'y avait pas de professeur d'éducation physique au cours complémentaire, et c'est Monsieur **Castell**, notre professeur de français, qui dirigeait les séances de sport... souvent mises à profit pour rattraper des cours de culture générale !

# Retour sur Arles 2015

Notre rassemblement national 2015, les 23, 24 et 25 mai, a connu la même qualité, la même chaleur que les 21 premiers, et que toutes les réunions régionales depuis que notre Amicale existe !

Au rendez-vous, la joie, l'enthousiasme, les rigolades, la tchatche bien sûr... L'évocation de souvenirs, les échanges d'adresses, les projets, la nostalgie aussi...

Et puis... les photos en groupe, à table et à toute occasion pour garder le souvenir, pour souligner à nouveau cette indéfectible fidélité à l'amitié, à la Mémoire de Saïda...

Allez ! On s'offre encore quelques clichés de ce 22<sup>ème</sup> rassemblement pour attendre le 23<sup>ème</sup> !



Thierry Martinez, Anne Vecchio, Valli Paès, Henri Paès, Dominique Martinez, Annette Martinez-Joly, Georgia Aucordier, Marianne Collet-Martinez, Simon Martinez, Jean Valentin, Sébastien Martinez



Lucien Bernard, Charly Ribou, Alain Crach, Edmond Rodriguez, Yves Martinez, Joëlle Bauer, Frédérique Saëz, Lucien-Alain Darius



Jean-Pierre Diaz, Patrice Sanchis, Geneviève Sanchis-Lopez, Danielle Heim-Lopez



André Moralès, Paule Vasco, François Diaz



Claude Cantau, Jean Calderon, Claude Canalès



Jean-François et Claire Lyautey...

...avec leurs enfants (famille Mora)



Georges Llamas, Amicie Allène-Saëz, Bernard Allène



Jeanine Roman, Claude Roman, Rosalie Sanchez-Llamas, Henriette Sanchez



Jocelyne Pradon, Simone Hoël-Pradon, Andrée Rico



Éloïse (petite-fille de Marie-Josée Escobar), Képhane, Félix et Raphaël (petits-enfants d'Amélie Decottignies-Rodriguez)

# Retour sur Arles 2015



Augustine Cauchi-Alba, Paulette Maîtrejean-Carrivain, René Maîtrejean



Adèle Martinez-Sanmiguel, Émile Martinez



Auguste Canovas, Natacha Canovas-Sanmiguel, Patricia et Alphonse Sanmiguel



Geneviève Rogier-Terrien, André Rogier, Robert Rogier



Georgette Marin-Heim, Claude Marin



Alice Dauhenauer-Velasco, Andrée Agullo-Velasco, Ghislaine Lavigne-Molina



Carmen Ramos-Gimenez, Pierre Ramos, Suzanne Garcia-Canales



Daniel et Marie-Christine Basso, Claire Nucci-Basso



Gabriel Ruiz, Monique Renaud-Ruiz, Gérard Ruiz, Jacqueline Ruiz



Joseph Calduck, Cécile Torrignac, Mireille Vilote

# Retour sur Arles 2015



Denise Briffa-Pérez, David Sebbagh, Gérard Agullo



Estelle et Simone Fuster



Alice Polydore-Ronceau, Claude Gauthier,  
Francine Jesenberger-Ronceau



Christiane Escobar, Fifine Oustrières-Cuadrado,  
Jean-Claude Montoya



Pierre Rovère, Alexandra Rovère-Mullor, Joseph Maldonado



Nicole Villalon-Vicente, Roger Villalon



Raymonde Castellani-Rodriguez,  
Yvonne Noirot-Rodriguez, Corrine Noirot



Antoine Fuster, Guy Lignières, Danièle Perrotet-Tomas



Sylviane Montoya-Herrero, Vincente Lopez-Cuadrado, Patrick Ramon



Annette Martin, Jean Brouard, Isabelle Noguera



# Mon enfance à Saïda

Un récit de Charly Ribou

Mes grands parents **Ribou** avaient acheté une ferme située à l'orée de l'Atlas tellien à environ 20 km de Saïda du côté de l'oued Merdja. On y accédait par la D48 qui reliait Saïda à Sidi-Bel-Abbès, via Berthelot, et un chemin de terre de 2 km à partir de la ferme Campan. C'était dans le bled, à proximité du douar Sidi Aïssa.

Mon grand père, avec l'aide de ses fils, avait défriché les terrains et bâti une ferme de type longère en dur où vivait la famille et prolongée par une écurie de dix chevaux. Un petit bâtiment regroupait forge avec four à pain, garage et poulailler d'hiver. Une seconde ligne de bâtiments plus rudimentaires en pisé regroupait bergerie, porcherie, réserve de charbon et cave.

Mon père **Alphonse** était le second de quatre frères et deux sœurs. Né en 1897 il participa à la guerre de 1914 dans une compagnie de tirailleurs algériens dans l'enfer de la Marne. La grande sœur, la tante **Amélie**, ma marraine, fit office d'institutrice à la ferme pour mener à bien les études primaires de son jeune frère **Clovis** (né en 1912) jusqu'au certificat d'études de l'époque.

En 1928, ma tante **Amélie** épousa un gendarme d'origine basque **Jean Cazalon** et dû quitter la ferme, son mari étant affecté à Trézel. En 1929, mon père épousa ma mère **Hortense Renaudin**



et mes parents vécurent à la ferme jusqu'en 1946, année de notre retour en France à Béziers. Mes parents cohabitèrent avec les grands parents jusqu'à ce qu'ils prirent leur retraite en

ville à Saïda.

Ma mère donna naissance à neuf enfants. Les deux premiers, jumeaux nés prématurés à la ferme en 1929 ne vécurent qu'une semaine. Par la suite quand ma mère était sur le point d'accoucher, elle rejoignait sa sœur, notre tante **Lucie** à Hammam-Bou-Hadjar qui était le berceau de nos familles pour bénéficier de l'assistance du docteur **Montéro**. C'est ainsi que notre frère aîné **Paul** naquit en 1930, moi en 1935 et les jumeaux **Jean-Louis** et **Jean-Claude** en 1936. Notre dernier frère **Robert** naquit à la ferme où la tante **Lucie**, célibataire nous avait rejoints et fit office de sage femme.

Quand leurs enfants atteignaient l'âge d'entrer à l'école primaire, c'était un

problème et la solution trouvée par mes parents fut d'envoyer les deux premiers chez la tante **Lucie** à Hammam-Bou-Hadjar.

Ainsi mon frère **Paul** commença le cours préparatoire en 1936, année de naissance de nos deux frères jumeaux. Pour ma part, j'ai rejoint la tante **Lucie** en 1941 pour le cours préparatoire.

À la fin de la même année,

**Paul** a fait sa communion solennelle sous l'office de l'abbé **Fernand Escolano** dont nous fréquentions par ailleurs le patronage.

En 1942, la situation se complique car la tante **Lucie** ne peut pas loger deux pensionnaires supplémentaires, les jumeaux. Comme mes parents n'ont pu trouver un logement en ville à Saïda qu'en 1943 dans l'immeuble du boulanger **Galland** (*en face du marché couvert*), notre frère aîné est inscrit comme pensionnaire à **Félix Faure** et pour les plus jeunes la tante **Lucie** (*qui a déménagé et nous a rejoints à la ferme*) fera office d'institutrice de CE1 pour moi et de CP pour les jumeaux.

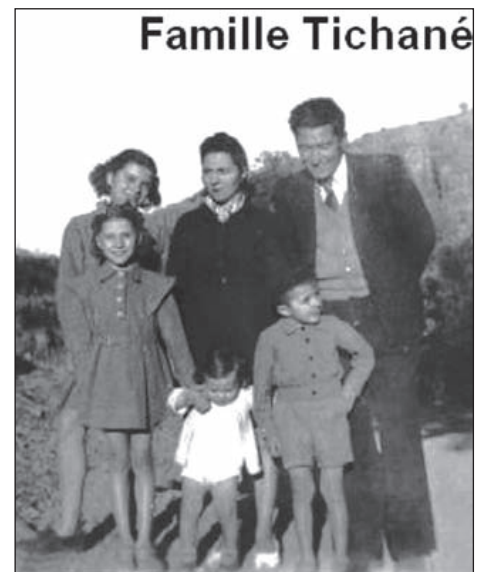
En 1943, les quatre aînés sont regroupés à Saïda en voisins des **Galland**. **Paul** est inscrit à l'école **Jules Ferry** dans la classe du Certificat d'études. Les trois jeunes, nous continuons le primaire à l'annexe de **Jules Ferry** (appelée à l'époque « École d'en haut »), moi en CE2 avec **Madame Choukroun** et les jumeaux en CE1 avec **Madame Saint-Vignes**. Notre plus jeune frère **Robert**, né en 1938, était resté à la ferme. Au cours de cette année 1943, je dois mentionner un épisode conflictuel entre les trois jeunes et l'aîné qui jouait au père de substitution : au cours de l'hiver pendant une soirée où nous jouions aux cartes, **Paul** nous avait accusés de tricher et au cours de sa colère était parti sous la pluie à pied à la ferme située à 20 km. Il n'a pas été bien accueilli par notre père qui lui intima : « *retourne d'où tu viens* ». Notre tante a bien voulu le reprendre jusqu'à l'obtention du Certificat d'études qu'il obtint sans problème en fin d'année scolaire. Notre tante déclarant qu'elle ne pouvait plus maîtriser **Paul**, il arrêta ses études et notre père le prit à la ferme à



La sportive tata **Lucie**

l'âge de quatorze ans pour l'apprentissage d'agriculteur sur le terrain. Il s'occupait en particulier de l'écurie. Il se déplaçait à cheval à travers les champs de la ferme avec son fusil de chasse. En quelque sorte, il menait une vie de cow-boy et il avait l'air de s'épanouir. Par la suite, quand nous revenions à la ferme pour les vacances, notre grand frère **Paul** était très heureux de nous retrouver.

En 1944, la tante **Lucie** continue de s'occuper pacifiquement des études primaires des quatre jeunes, dits « les petits frères », qui, tous, vont à « l'école d'en haut ». Nous nous intégrons facilement à la vie citadine de Saïda. Parmi nos principaux amis, il y avait la famille du facteur **Jean Bernabeu** qui faisait à vélo sa tournée jusqu'à notre ferme éloignée de 20 km de la ville et je crois que c'est grâce à cette relation que mon père avait pu obtenir un appartement en cette période de crise de logement près du boulanger **Galland**, beau frère du facteur.



Famille **Tichané**

Nous fréquentions également la famille **Tichané** et celle du tailleur **Serfati**. Les jeudis et dimanches, il y avait la rituelle promenade au Vieux Saïda où l'on pouvait s'éclater au bord de la rivière. En cours de route, nous rejoignaient les filles **Lehmann**, hébergées par une tante qui jouait un rôle analogue à celui de la tante **Lucie** vis-à-vis de nous.

Nous partagions la même terrasse avec les **Galland** et j'ai été heureux de retrouver **Émile**, un peu notre grand frère de l'époque et sa sœur **Manou** aux rassemblements nationaux de Toulouse.

Comme nous habitons en face du marché, nous profitons d'un environnement très animé. Je me souviens des étalages de



# Mon enfance à Saïda

Un récit de Charly Ribou

pastèques et melons sur les trottoirs des rues avoisinantes.

Pour les vacances scolaires notre père venait nous chercher avec son break (durant la guerre mon père ne pouvait plus utiliser son auto Citroën et avait transféré les pneus sur le break pour soulager les deux chevaux qui le tractaient) pour nous ramener à la ferme, ce qui nous permettait de découvrir ses activités agricoles. Elles étaient variées au cours des saisons. Aux vacances de Pâques, mon père procédait à la protection des vignes contre la future invasion des chacals en les entourant d'un fil de fer à quarante centimètres du sol avec des piquets tous les dix mètres. En effet, un Espagnol avait donné ce remède miracle pour dissuader les chacals de pénétrer dans les vignes et dévaliser les raisins. Auparavant, mon père et ses frères étaient astreints à monter la garde jusqu'aux vendanges.

Au début des grandes vacances d'été, nous assistions aux battages des meules de blés, orge et avoine, établies sur l'aire avec les gerbes ramenées après les moissons. Le matériel de battage allait de ferme en ferme et avant d'atteindre l'aire, la locomotive très lourde nécessitait l'attelage de presque tous les chevaux de la ferme pour franchir un ravin sablonneux. En moyenne, l'opération durait deux semaines et rassemblait beaucoup de monde. Pour enfourner les gerbes dans la batteuse, une équipe d'une quinzaine de marocains opéraient sur la meule. La locomotive qui actionnait la batteuse avec



sa longue courroie était alimentée avec la paille produite.

Ma mère était mise à contribution pour préparer les repas du personnel. Pour nous les petits frères, c'était la fête. Mon père gardait l'avoine pour ses chevaux, l'orge pour ses ouvriers agricoles et livrait tout le blé aux docks de Saïda. Sur l'aire, les meules de céréales étaient remplacées par des meules de pailles à section triangulaire recouvertes d'un mélange de paille et de terre glaise pour les protéger de la pluie. Cette paille était destinée à l'alimentation et à la litière des chevaux.

Après les moissons, mon père offrait les champs pour faire paître moutons et chameaux à une tribu de « Rmyens » qui remontait du Sahara. En guise de troc, le chef de la tribu nous donnait quelques moutons avant de retourner dans le sud. Nous, les petits frères, étions admiratifs devant leurs petites filles de six ou sept ans qui montaient à cru leurs chevaux.

L'été, après souper, comme il faisait chaud à l'intérieur de la maison, on prenait le frais devant la véranda et la tante Lucie était intarissable pour nous raconter des histoires. Pour les adultes, elle continuait en espagnol avec quelques histoires salées. Une fois toute la famille couchée, mon père détachait le chien de garde pour notre sécurité nocturne. Ce chien ne



respectait que notre père qui lui apportait sa nourriture dans la journée.

En été, il y avait la récolte des légumes secs arrivés à maturité dans des petits champs : fèves, pois chiches, lentilles et petits pois secs. La séparation des grains s'effectuait avec le ventilateur. Au mois d'août, on enchainait sur les vendanges qui faisaient appel à du personnel saisonnier. La récolte était de l'ordre de mille quintaux de raisin dont les neuf dixièmes étaient récupérés par l'entreprise Moïse Lascar de Saïda. Le reste servait à alimenter la cave familiale de la ferme. C'est mon père qui effectuait tout le cycle de vinification jusqu'à la mise en bouteilles cachetées. Les petits frères étaient mis à contribution pour piétiner dans le pressoir les résidus des grappes pour la fabrication de la piquette (un peu l'équivalent du Beaujolais Nouveau).

À la fin de l'été, mes parents organisaient, avec le break, l'expédition à la ferme de nos voisins Lehmann qui faisaient l'élevage de porcs pour leur acheter trois porcelets avec qui les petits frères partageaient la plateforme arrière du break au retour à notre ferme. Ces porcelets engraisés avec de l'orge dépassaient les 100 kilos au début de l'hiver quand mon père les tuait. Toute la famille était mise à contribution pour la fabrication des produits de charcuterie : boudins, saucissons, pâtés, jambons, salaisons. Un des cochons était destiné à

nos grands parents Ribou, retraités à Sidi-Bel-Abbès et mon père passait deux jours pour leur en faire la livraison avec son break tiré par deux chevaux en passant par Berthelot (environ 80 km en aller simple).

Dans cette ferme, mes parents vivaient un peu en autarcie. Mon père jouait le rôle de maréchal ferrant pour les chevaux, de forgeron pour aiguiser les socs des charrues et la maintenance du matériel agricole. Pour l'entretien des harnais des chevaux, il faisait appel à un bourrelier itinérant qui passait une semaine chez nous. De son côté, ma mère était très occupée : basse-cour d'une trentaine de volailles, bergerie d'une vingtaine de brebis à traire chaque matin et un clapier de trois ou quatre lapins. En 1942, pour faire plaisir à ma mère, mon père acheta une vache laitière normande qui donnait chaque jour vingt litres de lait, ce qui lui permit de faire beurre et fromages. En période scolaire, mon père venait une fois par semaine et nous apportait ses produits de la ferme que l'on appréciait en ces temps de guerre. À côté du puits, on avait un petit jardin pour quelques légumes. Mais en été quand les petits frères étaient de retour à la ferme, ma mère nous amenait au douar voisin Sidi Aïssa situé le long de la rivière, ce qui permettait à un jardinier noir (qu'on appelait Gourari) de développer un très riche potager ; ma mère pouvait lui acheter pas mal de produits frais : tomates, courgettes, poivrons, maïs à griller, figues de barbarie...

Une fois par semaine, mon père allumait le four de la forge avec des sarments de vigne pour cuire le pain de campagne qu'il avait pétri dans la cuisine. Ma mère en profitait pour nous combler de divers gâteaux auxquels elle ajoutait des spécialités juives ou arabes.

En cette période de guerre, notre mère nous confectionnait presque tous les habits avec l'aide de sa machine à coudre Singer en s'inspirant du « Petit écho de la mode », périodique que notre sympathique facteur Bernabeu lui remettait dans sa tournée. De son côté, notre père pour l'été nous fabriquait des sandales avec la récupération de vieux pneus.

En automne après les premières pluies qui rendaient labourables les champs, mon père, avec ses trois ouvriers arabes, entreprenait l'ensemencement d'une moitié du terrain (sur deux cents hectares, on en mettait cent en jachère) avec deux charrues trisocs tirées chacune par quatre



# Mon enfance à Saïda

Un récit de Charly Ribou

chevaux de notre écurie. Une année de sécheresse, je crois en 1945, il avait fallu attendre l'hiver pour semer et la maigre moisson qui s'en suivit entraîna un battage à l'ancienne aux pieds de chevaux pour une très faible récolte.

Mai 1945 a été marqué par l'évènement important de la fin de la 2<sup>ème</sup> guerre



mondiale et, à cette occasion, notre père nous a ramené de Saïda à la ferme pour fêter cela avec un méchoui. Mais le lendemain, de retour en ville, nous fûmes traumatisés par les conséquences des manifestations d'indépendance de Sétif. Au voyage de septembre 2006 avec l'Amicale, j'ai eu l'occasion de prendre une photo d'une fresque évoquant cet évènement au rond-point de l'ancien Monument aux Morts.

Je pense que c'est cette situation qui a influencé mon père à décider de notre retour en métropole un an plus tard.

Au début des vacances de l'été 1945, mon frère Paul m'embaucha pour construire une extension du clapier près du puits, je fus victime d'une insolation et l'on me ramena à l'hôpital de la Redoute où je fus guéri "grâce à l'action des punaises"... qui m'ont sucé le mauvais sang. Cet été-là, notre mère avait une petite colonie de vacances qui regroupait ses cinq fils, deux neveux orphelins de père et un copain de Paul, **André Le Floch**, qu'il avait connu à Félix Faure et qui était un réfugié avant de retourner dans sa Normandie.

L'année suivante, 1946, fut importante pour notre famille. Au mois de mai je fis ma communion solennelle en compagnie de **Christiane Bernabeu** et ce fut l'occasion d'un méchoui à la ferme où furent invités nos voisins **Rulliat**. Notre mère était enceinte de notre petite sœur qui allait naître le 20 août, enfin une fille dans la maison, bienvenue !

La ferme mise en vente fut achetée par le grand-père **Richet** d'Aïn-El-Hadjar pour sa fille et son gendre **Musler**. Ensuite mon père se rendit à Béziers (où résidait la jeune frère de ma mère depuis les années 1930) pour y acheter une maison en vue de notre retour en métropole au début du

mois d'octobre. La tante Lucie qui avait suivi la famille s'occupa des inscriptions, en école primaire de notre quartier Saint Jacques de mes trois jeunes frères et de moi-même au lycée Henri IV pour mes études secondaires.

Dans les années 1990, je pris ma retraite avec ma femme **Danielle** à Colomiers. À la FNAC de Toulouse, j'ai pu, par hasard, découvrir un livre sur les Pieds-noirs. Il présentait en annexe une liste d'associations dont celle de notre Amicale, ce qui me conduisit à rendre visite à notre trésorier de l'époque, **Paul Ermosilla**, qui nous reçut chaleureusement. Dès cette date, j'ai pu retrouver mes racines et participer à nombre de rassemblements nationaux qui nous ont permis de retrouver nos anciens amis les Galland, les Bernabeu et de nous faire de nouveaux amis.

En septembre 2006 avec Danielle, nous avons participé au retour à Saïda où nous avons été très bien accueillis et je fis la connaissance de la famille **Mohamed Daoudi**. J'ai été surpris par l'augmentation de la population, supérieure à deux cent mille habitants, et de découvrir un campus de dix mille étudiants.

Au printemps 2010, nous avons de nouveau participé à un deuxième voyage à Saïda. Je m'étais donné deux objectifs : monter au quinzième étage de la tour de la Marine pour faire une série de photos aériennes de la ville et de ses environs et puis de faire un pèlerinage à notre ancienne ferme. Nous avons pu les réaliser grâce à **Mohamed Daoudi**. En ce qui concerne la ferme, une fois sur les lieux, je n'ai reconnu que les champs environnants et la double allée d'oliviers qui bordait la

vieille vigne disparue. J'ai cru reconnaître la ruine de notre ancien puits. En faisant le point avec mon GPS de randonneur, je fus surpris de constater que la ferme se situait pratiquement sur le méridien de Greenwich.

Au retour à Saïda, nous avons fait un arrêt à la ferme Campan près de la D48. J'ai pu constater que je retrouvai la ferme à cour rectangulaire, certes délabrée, comme je l'avais fréquentée avant 1946. Cela m'a rappelé la visite que j'avais faite à Aïn-El-Hadjar en septembre 2006 de la ferme de **Louis Baylé**, tout aussi délabrée, mais Loulou avait pu y retrouver la topographie. Je pense que la campagne saïdienne a subi une désertification accélérée surtout durant la période de la guerre civile des années 1990. De mon côté au cours de mes randonnées pédestres en Midi-Pyrénées avec mes collègues d'Airbus, il nous arrive aussi de voir des fermes abandonnées par manque de repreneurs et dégradées par le temps.



En conclusion, je dirai qu'à la ferme nous avons vécu une période de « Far-west » et que nous avons eu des parents magnifiques qui ont su s'adapter à de dures conditions de vie sur ces Hauts-Plateaux qui me rappellent un peu le plateau du Larzac en Languedoc-Roussillon au point de vue climat et végétation. Tous mes parents et grands-parents sont nés en Algérie dans la région d'Aïn-Témouchent. Les arrières grands-parents sont arrivés de France au début de la colonisation vers 1850.



Au retour arrêté à la ferme CAMPAN où nous avons le plaisir de retrouver Taïeb (78 ans) un ancien qui se souvient de mes parents avant notre départ en 1946

Taïeb NEZAI se souvient aussi de notre oncle gendarme Clovis RIBOU qui allait chasser du côté de la ferme au début des années 50

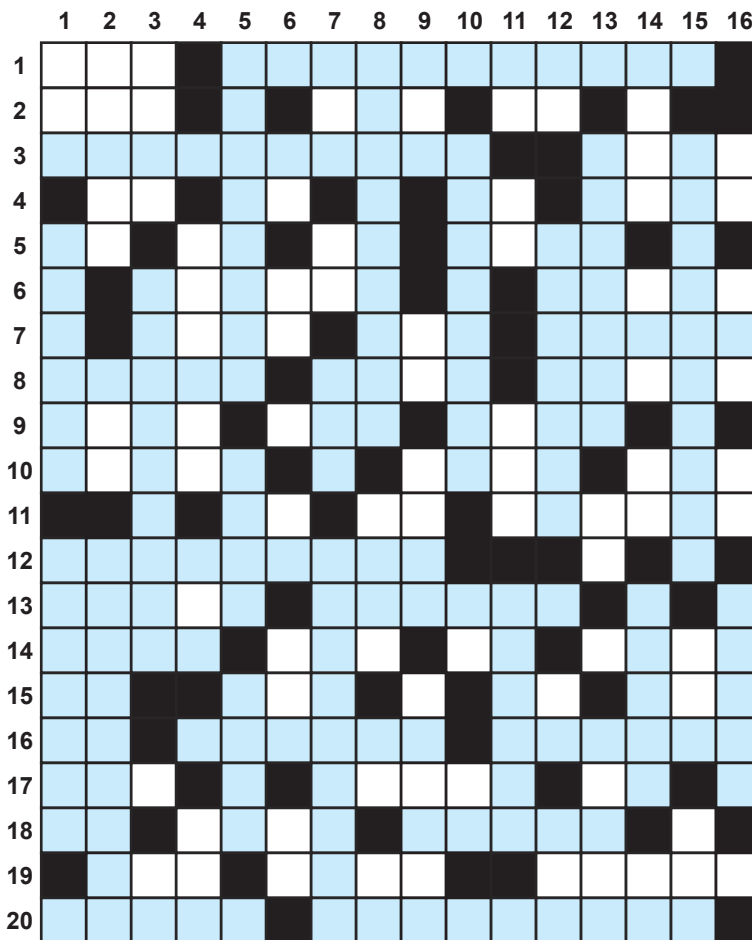


# Détente saïdienne

Aïn-El-Hadjar

## Horizontalement

- 1** -Le lombric en est un. -Nom du village lors de sa création.  
**2** -Commun à harmonica et à arabica. -Bouche cornée des oiseaux. -... Capone ? **3** -Lieu où se déroulaient les activités de loisirs du village (2 mots). -Les maîtres de la basse cour. **4** -Largeur de tissu entre deux lisières. -Règle d'architecte. -Préposition, signifiant en matière de dans certaines expressions universitaires et juridiques. -Orifice naturel. **5** -Assommé, groggy. -Finit chaque jour de la semaine mais débute le dimanche. -Abréviation d'un document résumant l'état civil, formation et activités d'un individu. -Ville du Loiret célèbre pour ses faïences. **6** -Pressai, serrai. -Le contraire de damné. **7** -Vieille. -Plante textile à fleurs bleues. -Il exerçait le métier de forgeron, rue de la gare. **8** -Il était secrétaire de mairie et grand organisateur des fêtes et manifestations sportives. -Village, ou campagne, isolé. -Ventilés. **9** -On les préfère chauds et bien ensoleillés. -Ouvre la serrure. -Régions caillouteuses et désertiques. **10** -Tressa. -Poitrine, giron. -Navigateur lors du Déluge. **11** -Déchiffré, bouquiné. -Réunion de gradés. -Matériaux comme le fer, le cuivre, l'or... **12** -Le prêtre du village (2 mots). **13** -Colora aux couleurs de l'arc-en-ciel. -Son café, situé sur la rue principale, abrita dans 2 salles annexes le foyer rural et le cinéma. **14** -Par son mariage et ses qualités, le frère Arthur a vite été adopté dans le village. -Conspué. -Vient de naître. -L'épouse du Raja. **15** -Symbole chimique du Cobalt. -Le contraire de mou. -Saint de Normandie. -La moitié de région. **16** -De gauche à droite, note élevée. -Tenait un café situé sur l'avenue principale. -Corps d'armée indissociable de la création du village. **17** -Il est réputé être douillet. -Poisson réputé pour être muet. -Principales routes reliant les agglomérations. **18** -Article d'importation. -Au comptant, argent liquide. -Tenait une boulangerie-épicerie sur l'avenue principale. **19** -Etendue d'eau qui inspira Lamartine. -Disparu, mort. -Très attendus, ils vous sont distribués chaque fin de trimestre. **20** -Agriculteurs bien connus au village, à Saïda et à l'amicale. -Il tenait un café à l'entrée du village.



## Verticalement

- 1** -Le contraire de mort. -Figure emblématique de la Légion Etrangère du village. -Très fréquentée l'été, elle avait la réputation d'une eau écologique mais fraîche. **2** -C'est aussi un vert. -Enleva. -Ce nom est indissociable de celui de la Coopérative des Maâlifs. **3** -Erafilé, raturé. -Symbolise une des premières activités économiques du village. -Ville de Champagne. **4** -Anglicisme signifiant résumé. -Le soleil s'y lève. -250 en numération romaine. **5** -Il tenait une épicerie sur l'avenue principale du village. -Végétal à l'origine de la création du village. -Il tenait une boucherie-charcuterie près de la caserne de la légion. **6** -Ile de l'Atlantique. -Pour désigner. -De bas en haut, article contracté. -Attila en était un. -Secteur postal. **7** -Roi de comédie inventé par Alfred Jarry, symbole du délire du pouvoir et de l'absurdité. -Symbole chimique du calcium. -Céréale emblématique de la plaine des Maâlifs. -Lieu d'implantation de la coopérative des Maâlifs. **8** -Nom de l'avenue principale traversant Aïn-El-Hadjar. -Vagabonde. -Adjectif possessif. -Ses crues ne sont pas à craindre **9** -De bas en haut, service gagnant au tennis. -Abréviation latine signifiant c'est-à-dire (Id Est). -C'est aussi le nom d'un certain Johnny Halliday. -Compartiment coulissant d'un meuble. **10** -Agriculteur du village. -Préposition de lieu. -Police Judiciaire. **11** -Du verbe aller. -Permet de rêver. -De bas en haut, partie tendre du pain. -Maire du village de 1933 à 1962. **12** -Pronom personnel. -Pays d'origine des premiers habitants du village. -Cardinaux opposés. -Il en faut 5 pour jouer au Yam. **13** -Il tenait un café près du passage à niveau. -Excellente appréciation. -Charme, élégance mais aussi faveur. **14** -Le roi des animaux. -De bas en haut, rayon de lumière. -Manifestation enfantine. -Agriculteur du village. -Interjection exprimant la surprise. **15** -Le jour de la fête du village. -Préfixe signifiant nouveau. -Aliéné, maboul. **16** -Sinistres initiales. -Amas, fatras. -Souvent pour désigner son ancien conjoint. -Cultivée dans les fermes Baylé, Cantau, David, Besombes.

## Solution du N° 132



# Carnet de l'Amicale

## Décès



**Roger Fora**, décédé le 13 mai 2015 dans sa 93<sup>ème</sup> année. De la part de sa compagne Anna Ober, native d'Oued-Taria, et des familles Fora, Ober, Aguilar et Goubies. 84800 Isle sur la Sorgue



**François Cerna**, décédé le 29 mai 2015 à l'âge de 85 ans. De la part de son épouse Simone née Hernandez, des ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 84810 Aubignan

• Je vous informe du décès de mon mari **Claude Roversi**, à l'âge de 88 ans, le 23 juillet 2015. Il était né à Saïda en 1927. Fils d'institutrice et d'un légionnaire adjudant-chef à Saïda. De la part de son épouse et de tous ses proches. 65370 Loures-Barousse



**Aimé Benamour**, décédé le 25 juillet 2015 à l'âge de 81 ans. De la part de son épouse Angèle née Lancry, de ses enfants, petits-enfants. 31300 Toulouse



**Sébastien Pérez**, décédé le 30 juillet 2015. Il aurait eu 86 ans le 3 août. De la part de son épouse, de ses deux enfants, de ses trois petites-filles, ainsi que de Denise Briffa-Pérez sa sœur, et de ses autres sœurs. 13810 Eygalières

• **Albine Rebollo**, née **Camacho** à Nazereg, décédée le 4 août 2015 à l'âge de 87 ans. De la part de ses frères Ferdinand et Joseph, de ses enfants et de toute sa famille. 38360 Sassenage

*L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.*

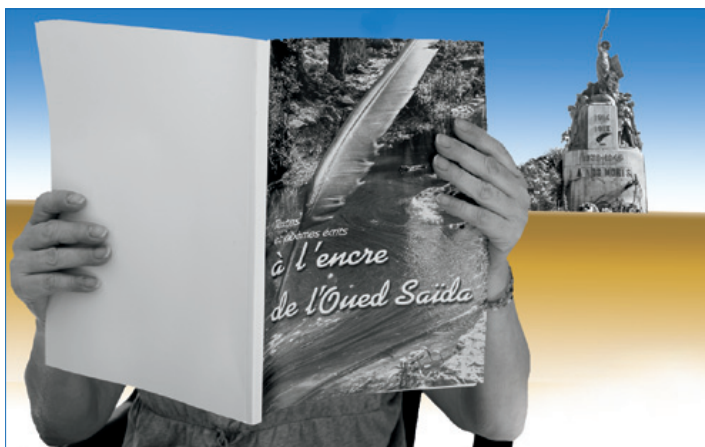
## Naissances

• Juliette Ramon, née Ruiz, est heureuse d'annoncer la naissance de **Tom**, son 9<sup>ème</sup> arrière-petit-enfant, né le 15 mars 2015. Tom est le 4<sup>ème</sup> petit-enfant de Patrick, fils de Juliette et Marcel (f). 34500 Béziers

• Robert et Hélène Jauffret ont la joie de vous faire part de la naissance de leur deuxième arrière-petite-fille **Noémie**, née le 5 août 2015 au foyer de leur petit-fils Julien, fils de leur fille Chantal Dupriez. 84100 Orange

*Nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens, à leurs parents, grands-parents et arrière-grands-parents.*

## À l'encre de l'Oued Saïda



Le dernier ouvrage publié par notre association est un recueil regroupant des textes et poèmes, tous relatifs à Saïda et sa région, et tous écrits par des Saïdiens... Ce livre comporte 180 pages, en format A4. Il a été présenté lors de notre dernier rassemblement et a beaucoup plu. Les nombreux Saïdiens qui en ont fait l'acquisition en sont enchantés !

**À ajouter impérativement à votre bibliothèque !**

Pour vous le procurer et enrichir votre collection, pour l'offrir à vos enfants, vos amis, c'est très simple : écrivez à **Amicale de Saïda, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier**. Joignez un chèque de 20 euros\* (à l'ordre de l'Amicale) par exemplaire commandé. \*Port compris



**Retrouvez vos trois espaces Internet :**

• Site tous publics :

<http://saida.pagesperso-orange.fr>

• Forum privé :

<http://saida.nostalgerie.xooit.com>

Accès privé sur simple demande à Hubert Méréa :

[hubert.merea@orange.fr](mailto:hubert.merea@orange.fr)

• Archives de l'Amicale et trombinoscope :

[www.saidarchives.fr](http://www.saidarchives.fr)

Accès réservé, voir Écho précédent

**La librairie pied-noir**

[www.librairie-pied-noir.com](http://www.librairie-pied-noir.com)



**Livres, Disques, Films, Gadgets  
sur l'Afrique du Nord et les Pieds Noirs**

Contact : 06 71 01 35 74 / [librairie.pied.noir@gmail.com](mailto:librairie.pied.noir@gmail.com)